

*Trois siècles de relations
franco-russes*

*L'ours
&
le coq*

*Essais en l'honneur
de Michel Cadot*

*réunis par
F.-D. Liechtenhan*

PRESSES DE LA SORBONNE NOUVELLE

2000

Un chanceux malheureux

Le jour du 7 novembre 1796 marqua, en Russie, la fin du règne de Catherine II et le début du gouvernement de son fils Paul I^{er}. Cette date représente un gouffre béant significatif de deux conceptions du pouvoir monarchique, de deux visions du monde. Le principe favori de Catherine: « Vivez et laissez vivre les autres » donnait de l'espace à une diversité brillante ; la glorification et le divertissement étaient deux dominantes de son époque, et si nous cherchions une image musicale pour la définir, le meilleur équivalent serait peut-être celui d'un orchestre composé de cors de chasse russes¹. Les contemporains éprouvaient presque physiquement que c'étaient le goût et l'air du temps qui étaient en train de changer pendant les dernières heures de la vie de l'impératrice. Ce moment était devenu le sujet de beaucoup de mémoires ; ils témoignent de l'engourdissement étrange des émotions, d'un désespoir complet. « Personne n'attendait ce changement soudain. Le règne de Catherine, doux et glorieux, continuant pendant 34 années, avait tellement endormi tous, qu'il semblait être confié à une certaine divinité bonne et immortelle et ne jamais finir »². La rigueur du nouveau souverain, son idée fixe d'un système strict et défini du pouvoir et de la vie quotidienne, d'autre part l'inconsistance de son caractère anéantissait les perspectives vives et légères du règne passé. L'empereur était énigmatique: bon, charitable, généreux, doux, presque timide, mais par moments pris par des excès de colère à cause d'un rien ; bref « mutin et ardent »³, il ne permettait à personne d'avoir

1. Amusement des riches seigneurs pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, de tels orchestres comprenaient jusqu'à cinquante (parfois même plus) cors de chasse perfectionnés - de longs tuyaux faits de cuivre ou de laiton, dont chacun produisait une seule note.

2. Aleksandr Šiškov, *Zapiski, mnenija i pereziska* [Mémoires, opinions et correspondance], Berlin, 1870, t. I, pp. 8-9. Cf., par exemple, le témoignage de Lev Engelhardt dans ses *Zapiski* [Mémoires], Moscou, 1997, p. 145.

3. Šiškov, *op.cit.*, p. 32.

le même profil psychologique. Si nous continuions à recourir à des comparaisons musicales, ce seraient la flûte et le tambour qui viendraient à l'esprit comme analogie sonore de cette période.

L'abîme entre ces deux époques fut funeste pour la carrière de Charles François Philibert Masson, qui en novembre 1796 était major du régiment des grenadiers de Ekaterinoslav et secrétaire du grand-duc Alexandre. Masson est connu chez les historiens de la littérature française comme auteur des *Helvétiens*, poème épique en huit chants (1800), consacré à la victoire du peuple suisse remportée pendant les batailles contre les troupes de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, à Granson et à Morat en 1476. Cet ouvrage « original, espèce de phénomène en poésie et en politique »⁴ apporta à son auteur le titre de correspondant de l'Institut. Mais, sans aucun doute, son livre principal ce sont les *Mémoires secrets sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et le commencement de celui de Paul I^{er}*. Ils forment un tableau des mœurs de Saint-Petersbourg à la fin du XVIII^e siècle. Cette précision du moment historique dans le titre de l'ouvrage est remarquable : l'auteur exprime avec verve le dramatique changement au sommet du pouvoir.

Fils d'un greffier au maigre revenu de Blamont, Masson naquit en 1762 et, à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, il fut mis par son père en apprentissage chez un horloger à la Chaux-de-Fonds. Selon une autre version, « il se réfugia en Suisse pour échapper aux obsessions... d'un prêtre un peu trop zélé, qui avait entrepris de le convertir au catholicisme »⁵. Au début des années 1780 on le retrouve à Neuchâtel et à Bâle, où il entra en relation avec la société des gens de lettres. En Suisse il commença à composer des vers dont quelques-uns trouvèrent place dans le *Journal Helvétique* ; ils valurent à Masson une place de précepteur en Prusse, dans la famille du comte de Lehndorf. Ainsi commença sa carrière pédagogique. Il est à remarquer qu'il était devenu professeur assez jeune ; sa quête de la perfection, sa conformité à un idéal « spéculatif », son aptitude à corriger en permanence et presque mécaniquement la

4. Le fragment du rapport général fait par François de Neufchâteau, secrétaire de la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut, est cité d'après la préface à l'édition du poème: *Les Helvétiens*, Paris, Charles Pougens, an VIII, p. VI. Cet ouvrage a fait l'objet de plusieurs analyses assez favorables, mais les critiques ont partagé l'opinion de l'auteur lui-même, qui avouait dans sa préface que son poème « est encore rempli d'inégalités et d'incorrections ». Ils ont remarqué aussi « que cet ouvrage se ressent du long séjour de l'auteur à l'étranger » (*La Décade philosophique*, an VIII, 26, p. 224). Sur la « généalogie poétique » de Masson, voir: Jean Ducros, « Notes sur une épopée révolutionnaire *Les Helvétiens* », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, XX, 1915, pp. 248-254.

5. Philippe Godet, « Notice sur Ch.-Ph. Masson », dans *Musée neuchâtelois*, XVIII, 1881, p. 269.

conduite de son élève, son sens des proportions entre l'ensemble et le détail, le guidèrent pendant toute sa vie. Ajoutons qu'à ce qu'il paraît, Masson était très cultivé : ses œuvres, ainsi que les notes savantes (historiques, mythologiques, géographiques etc.) dont elles abondent, nous le montrent comme un littérateur autodidacte, à l'esprit fin, au regard perçant et profond. Il dut avoir un grand charme personnel qui, joint à « ses talents et sa bonne mine, son esprit et son savoir-faire »⁶, l'aïda dans sa carrière.

À la fin de l'année 1786 Masson arriva à Pétersbourg, où son frère aîné Pierre-André se trouvait déjà au service russe; ceci lui assura la protection du général P. I. Melissino, directeur du Corps d'artillerie et d'ingénierie des cadets nobles. Charles Masson y entra apparemment comme professeur de mathématiques. Peu de temps après son départ de Prusse, en 1787, parut à Berlin un petit livre intitulé *Cours mémorial de géographie, ou méthode facile et agréable de lire les cartes, en élevant le goût des jeunes gens*. Comme on le voit par l'avis aux lecteurs, Masson utilisait ce manuel composé par lui-même pour les leçons avec le jeune comte de Lehndorf, âgé de neuf ans alors. La nouveauté de la méthode est évidente: les connaissances géographiques de base, les points importants qu'on trouve sur les cartes sont répertoriés dans des vers alexandrins, élégants et faciles à apprendre par cœur. Les rimes paires, où Masson mit les points mnémoniques, rangent le chaos des noms dans un tableau net et clair. Une année plus tard, une nouvelle édition du livre fut imprimée à Pétersbourg⁷; suivant la préface, écrite par un certain Cuinet d'Orbeil, professeur des belles-lettres au Corps des cadets nobles et ami de l'auteur, il résulte que l'abrégé fut utilisé dans cet établissement pour apprendre la géographie.

Nous ne connaissons pas précisément la prochaine étape de la carrière de Masson : à la fin de l'année 1788 ou au début de 1789 il fut présenté à N. I. Saltykov, le président du Collège de la guerre et simultanément précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin, les petits-fils de l'impératrice. Il avait besoin d'une personne instruite pour diriger sa correspondance avec l'étranger, tout en assurant la fonction de gouverneur auprès de ses trois fils. Naturellement, Masson accepta cette proposition : les bonnes grâces de Saltykov, haut dignitaire et homme d'influence, le rapprochaient de la cour. Ayant accepté ce poste, il devint l'un des aides de camp de Saltykov et obtint le grade de capitaine des dragons. Ainsi Masson passa huit ans au palais impérial ; dans un premier temps, il fit avec ses élèves des visites chez les

6. *Ibid.*, p. 271.

7. L'avertissement mentionne une autre édition parue en Suisse, mais nous n'avons pas réussi à la trouver.

grands-ducs, auprès desquels il fut finalement nommé professeur de mathématiques. Il voyageait avec Saltykov ; en 1790, il participa aux opérations de la deuxième guerre contre la Porte et vit la prise d'Ismail le 11/22 décembre⁸ ; il remplit des missions diplomatiques auprès des cours d'Allemagne (1794), et se fit de nombreuses relations.

Cependant, étant au service du Corps d'artillerie sous les ordres du général Melissino et profitant de sa sympathie, Masson pouvait choisir un autre plan de carrière, moins rapide, moins brillant, beaucoup plus dur et triste, - celui des bataillons du grand-duc Paul à Gačina. Au cours du règne de Catherine II, les officiers de ces régiments, pour la plupart des hommes pauvres et sans éducation, étaient la risée de la « grande cour ». Or, le 7 novembre 1796 leur apporta un triomphe : ils furent mis au même niveau que les officiers de la garde ancienne, et les parquets du Palais d'Hiver craquaient sous leurs bottes à la prussienne. Telle fut la carrière du fameux Arakčeev. Promu du Corps d'artillerie en 1787, il fut recommandé par Melissino à Saltykov comme professeur de mathématique de ses fils. Transféré en 1792 à Gačina, il devint colonel dès l'été de 1796. Sa montée vertigineuse commença après l'avènement de Paul I^{er} : commandant militaire de Pétersbourg (novembre 1796), inspecteur de toute l'artillerie (début 1799), il reçut successivement les titres de baron (1797) et de comte (1799). Masson le connaissait bien ; leurs trajectoires coïncidèrent presque pendant ces quelques années, avant de se séparer définitivement.

On peut supposer que Masson, fasciné par la splendeur de la cour de l'impératrice, éprouva de l'aversion pour le service à Gačina, ennuyeux et brutal. Il mita sur le grand-duc Alexandre qui, selon les plans de Catherine II, devait devenir l'héritier officiel du trône après son mariage. Deux ans après son arrivée en Russie, Masson composa un panégyrique adressé aux grands-ducs⁹. Plus tard il traduisit en français un poème descriptif et didactique de S. S. Džunkovskij, consacré aux jardins tracés dans les environs de la capitale, entre Carskoe Selo et Pavlovsk ; le domaine, nommé Aleksandrovo, fut offert par Catherine II à son petit-fils aîné. Les « jardins divertissants » à l'anglaise furent conçus d'après l'allégorie *Conte sur le tzarévitch* de Chlore (1782), composée par l'impératrice en personne. Plus tard, Masson raconta : « Ce

8. La lettre de Masson sur ce sujet, longue et pittoresque, datée du 12/23 décembre 1790, est publiée: Philippe Godet, *op. cit.*, pp. 273-275.

9. *Torjestvo na pribytie ikh imperatorskikh vysotchestv... Alexandra Pavlovitcha i Konstantina Pavlovitcha pri artillerijskom i injenernom kadetskom korpuse* (Fête donnée à l'arrivée de Leurs Altesses Impériales Alexandre Pavlovitch et Constantin Pavlovitch... au Corps d'artillerie et ingénierie des cadets nobles, Saint-Pétersbourg, 1788; traduit du français par G. Chipovsky).

petit Chlore entreprend un voyage, pour arriver sur une montagne où fleurit la rose sans épines, et la cueille après mille dangers et mille fatigues. Mr. Samborsky a représenté dans la nature même les scènes et les aventures de ce conte. Le centre du jardin est une montagne sur laquelle s'élève le temple de la rose sans épines, et le chemin qui y conduit offre toutes les allégories instructives que Catherine avoit inventées pour les jeunes princes »¹⁰. Bien au delà du cercle familial, le petit conte devint un des textes célèbres des années 1780 et 1790 ; l'ode *Felica* (1783) de Deržavin représente l'étape la plus connue de la réception de cette allégorie dans la culture russe et européenne. En la traduisant, Masson se plongea dans « l'infusion forte » des images et symboles courants de ce règne. Leur perfection froide devait l'attirer ; à en juger par ses propres œuvres, il avait un penchant pour les comparaisons métaphoriques détaillées, les tableaux poétiques recherchés, compliqués, parfois sans goût ni clarté. Il avait bien compris et exprimé l'esprit de l'original ; il savait donc lire et parler le russe. La nomination de Masson au grade de secrétaire du grand-duc Alexandre en 1795, après la parution de deux éditions d'*Aleksandrovo* (1793 et 1794), ne nous semble pas fortuite, car une telle promotion ne pouvait se faire à l'insu de l'impératrice qui appréciait les personnes consciencieuses, fines et élégantes. La même année, le Français se maria avec la baronne Rosen, une jeune fille d'origine allemande, mais russifiée. Ce mariage fournit une preuve de plus que la position de Masson semblait solide et ses perspectives d'avenir assez brillantes, pour que les nobles Rosen aient consenti à donner leur fille au rejeton d'un petit fonctionnaire.

« Tout est fini ! » Le docteur John Rogerson¹¹ annonça avec ces mots la mort de Catherine au nouvel empereur. Masson, si conforme au style du règne terminé, n'eut ni le temps ni la volonté de changer rapidement sa conduite habituelle. Les deux frères se retrouvèrent en disgrâce. « Il semble [...] que Masson-cadet n'ait pas fait suffisamment mystère de ses sentiments républicains à un moment où Paul était très pointilleux sur ce chapitre, ni de son admiration pour Bonaparte ; peut-être aussi des yeux indiscrets avaient-ils plongé dans ses papiers, et avait-on eu vent de son poème *Les Helvétiens*, où il célébrait la Liberté comme la seule divinité, déploraient la chute de la

10. *Mémoires secrets sur la Russie, nouvelle édition originale, avec portraits*. Paris, chez Levraut, Schoell et Compe, 1804, t. II, p. 102. Le P. Samborsky avait étudié l'agronomie en Angleterre ; en 1784-1793 il était le confesseur des grands-ducs Alexandre et Constantin et leur enseignait l'anglais.

11. Šiškov, *op. cit.* p. 9.

12. Charles Corbet, *À l'ère des nationalismes. L'opinion française face à l'inconnue russe (1799-1894)*. Paris, Didier, 1967, p.47.

république de Novgorod et saluait les événements de 1789 »¹². À la fin de l'année 1796, les deux frères furent, selon l'ordre impérial, enlevés la nuit et transportés de Pétersbourg en Courlande, d'où ils prirent la direction de la Prusse. Pendant deux ans le retour en France fut interdit au major Masson en sa qualité d'émigré, aussi se déplaça-t-il à travers l'Europe, inquiet pour sa femme et ses enfants qui étaient restés en Russie. Enfin, en 1800, il réussit à s'installer en France, ayant obtenu par la protection de Lucien Bonaparte un poste de secrétaire général de la préfecture du département de Rhin-et-Moselle. Le 3 juin 1807 Masson mourut à Coblenz. On peut supposer que sa femme rentra en Russie ; nous rencontrons leur fille, la belle Olga Masson (née en septembre 1796), parmi les connaissances du jeune Pouchkine qui en 1819 lui adressa les jolis vers « Olga, filleule de Vénus... »¹³.

À la fin des années 1790, Masson avait trouvé un refuge provisoire en Prusse, dans une terre du comte de Lehndorf, et c'est là qu'il composa ses *Mémoires secrets*. Deux éditions, presque identiques, parurent en même temps à Amsterdam et à Paris sans indication du nom d'auteur (en 1800, les tomes I et II, puis en 1802, le tome III) ; en 1804 l'ouvrage fut réédité. Son texte complet, traduit en allemand, anglais, danois, formait à cette époque quatre volumes. Le lecteur trouve dans ce livre la chronique des événements, mêlée avec des exclamations pathétiques, des maximes morales, des portraits détaillés, des épigrammes, des esquisses de la vie quotidienne à Pétersbourg, des documents officiels. Dans l'appendice du troisième volume, il donna l'acte de succession au trône, le titre impérial complet de Paul I^{er}, les oukases concernant les douanes, la censure, la nouvelle monnaie, etc. ; ces informations étaient traduites du russe. Nous trouvons ainsi dans son ouvrage une foule de personnages historiques, de nombreuses excursions dans l'histoire du pays, des références à des ouvrages concernant la Russie (Chappe d'Auteroche, Rulhière, Levesque, Leclerc, Voltaire, Castéra, le savant allemand Joachim von Sternberg), puis des discussions avec leurs auteurs. Il tenait à montrer les crimes du gouvernement russe, les défauts et les faiblesses du pouvoir autoritaire, les erreurs et les mensonges contenus dans des ouvrages historiques comme l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand* de Voltaire et la *Vie de Catherine II* de Jean-Henri Castéra. Mais il y avait encore un autre objectif : Masson voulait raconter l'histoire de son expulsion et

13. « Olen'ke Masson. Ol'ga, krestnica Kipridy ». Un portrait d'Olga Masson a été récemment publié dans : *Portretnaja miniatura XVIII^oo. XIX^oo vekov [Miniatures du XVIII^e - XIX^e siècle]*, Saint-Pétersbourg, Éditions « Ego », 1997, N126.

publier ses propres réflexions sur la vie russe. Il prétendit avoir « depuis longtemps commencé ces notes dans le palais des tzars, et à une époque où des sentiments moins exaspérés m'animaient. Je rassemblais en silence des matériaux informes que j'espérais emporter un jour, mais la catastrophe qui m'attendait m'a comme on verra contraint de les jeter au feu; il ne m'en reste que quelques fragments que j'avais eu l'occasion de laisser en Allemagne [...]. Ma faible mémoire est en ce moment la seule ressource qui me reste à cet égard »¹⁴.

Les raisons du grand succès des *Mémoires*, l'influence du récit « massonien » sur *La Russie en 1839* de Custine, l'histoire de la polémique virulente entre Masson et Kotzebue sont des sujets assez étudiés¹⁵. Il ne nous reste à faire que quelques remarques stylistiques. Il semble que l'étrange stupeur provoquée par la fin brusque du règne de Catherine II ait obsédé Masson jusqu'à sa mort. On peut croire qu'il s'était trompé, ayant choisi pendant son service en Russie un mode incorrect de relations avec le pouvoir. À un contrat, conforme aux normes européenne, il préféra les relations de confiance, spécifiques pour la mentalité russe¹⁶. Il se sentait comme une partie - certes petite, mais significative, nécessaire - du grand et magnifique univers de l'empire russe. Quand Masson fut si rudement expulsé de Russie, bouleversé par l'injustice et la cruauté de Paul I^{er}, il perdit le sens des proportions et toute objectivité. Autrement, il serait difficile d'expliquer le fait que Masson attaque Catherine II (dont, soulignons-le, il n'a reçu que des bienfaits) avec la même indignation ardente que son fils. Et, bien sûr, il ne faut pas oublier que les *Mémoires secrets* sont « le fruit d'une terrible désillusion personnelle chez un caractère particulièrement vindicatif, et l'on pouvait à bon droit soupçonner qu'il eût parlé de la Russie et de ses maîtres sur un tout autre ton et en de tout autres termes si sa carrière russe s'était poursuivie jusqu'au bout sous les heureux auspices sous lesquels elle avait commencé »¹⁷. Masson acquit pour cette raison la réputation d'un malchanceux plein de fiel, ses observations inquiétèrent ses contemporains, bien que son récit soit très véritable et juste, que son témoignage aille au-delà de la portée d'un simple pamphlet politique ou

14. *Mémoires secrets*, t. I, pp. V-VI.

15. Sur le dernier sujet voir : Francine-Dominique Liechtenhan "La progression de l'interdit : les récits de voyage en Russie et leur critique à l'époque des tzars", dans *Revue suisse d'histoire*, 1993, vol. 43, pp. 38-41.

16. L'opposition formulée par Iouri Lotman dans son article "Contrat et confiance de soi comme modèles archétypaux de culture" (Jurij M. Lotman, *Izbrannye stat'i [Articles choisis]*, Tallinn, Alexandra, 1993, t. III, pp. 345-355).

17. Corbet, *op. cit.*, p. 48.

d'une aigre satire qui n'aurait d'autre fondement que le désir de vengeance.

Dérouté, énervé, se trouvant dans la gêne, Masson se dépêcha de publier les *Mémoires secrets*. Il annonce fièrement dans la préface: « je prétends écrire des mémoires utiles, et non une satire ou un panégyrique: je dois compte des choses que je dis et des jugements que je porte, aussi bien que de l'influence que cela peut avoir[...]. La proscription dont j'ai été victime en Russie, ne m'a point inspiré ces mémoires: mais c'est peut-être l'indignation qui me donne le courage de les publier »¹⁸. Évidemment, le livre était pour lui non seulement un ouvrage essentiel, mais aussi un moyen d'existence considérable. Mais son impatience lui fut fatale. Masson termina son travail au moment où Paul envoya ses troupes en Italie, et l'édition parut juste avant la mort de l'empereur. Alexandre I^{er}, son fils et successeur, proclama sa volonté de suivre « les préceptes et l'esprit » de sa grand-mère. En outre, le tsar changea sa politique envers la France : dans les relations entre les deux pays, on sentait venir le rapprochement et on commença à réfuter Masson. En vain, il essaya « de se relever auprès d'Alexandre avec ses *Lettres d'un Français à un Allemand* ; il ne fit que s'enfoncer davantage »¹⁹. Masson ne fut plus invité en Russie, en revanche le premier précepteur d'Alexandre, César-Frédéric Laharpe, arriva à Pétersbourg en août 1801...

Le jeune monarque ne témoigna d'aucun intérêt au sort de son ex-secrétaire. Celui-ci croyait « bien mériter de la nation russe en usant de ma liberté pour la venger autant que je puis; en ayant le courage de publier ce que les honnêtes gens pensent, et en livrant à l'indignation de l'Europe ceux qui sont les fléaux et la honte de l'humanité »²⁰. L'animosité voisine du sadisme qui inspira les écrits de Masson lui coupa le chemin du retour. Nouveau Curtius, il se précipita dans le gouffre sis entre les deux règnes, nous laissant un monument de son audace, un livre lugubre et plein de vérités amères : les *Mémoires secrets*.

Ekaterina Liamina
Institut de littérature mondiale, Moscou

18. *Mémoires secrets*, t. I, p. IV.

19. Corbet, *op. cit.*, p. 50. Pour essayer de rappeler au tsar l'époque de leurs relations amicales, Masson a réédité à Vienne sa traduction du poème sur Aleksandrovo, mais sans résultat.

20. *Mémoires secrets*, t. I, pp. IX-X.